

Berlin — Bertrand Tavernier **La bête lumineuse**

Charles-Stéphane Roy

Numéro 260, mai-juin 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44368ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roy, C.-S. (2009). Berlin — Bertrand Tavernier : la bête lumineuse. *Séquences*, (260), 13-13.

BERLIN | BERTRAND TAVERNIER

LA BÊTE LUMINEUSE

Le vétérinaire Bertrand Tavernier est revenu à Berlin cette année avec *In the Electric Mist*, l'attendue adaptation du roman éponyme de l'Américain James Lee Burke, vénéré en France comme l'un des plus brillants héritiers du polar classique. Largement ignoré par la critique, le film a aussi laissé de marbre le jury, mais invite à redécouvrir un incontournable du cinéma français épris de culture américaine.

CHARLES-STÉPHANE ROY

Tavernier n'avait pas pris la caméra et le mégaphone depuis le bien-pensant *Holy Lola* en 2004, mais à 68 ans, on préfère l'ancien critique plus sélectif, quitte à l'attendre... au détour. L'affiche d'*In the Electric Mist* avait tout pour faire oublier cette absence : Tommy Lee Jones et John Goodman, tous deux résidant aux bordures des bayous louisianais, avaient la gueule et le vécu de l'emploi pour incarner les irascibles Dave Robicheaux et Julie « Baby Feet » Balboni ; ajoutez à ce duo Peter Sarsgaard, Mary Steenburgen, Ned Beatty, John Sayles et le guitariste Buddy Guy dans de petits rôles et l'ensemble a tout l'air du billet vers la gloire américaine, 20 ans après que Tavernier ait sillonné le territoire cajun avec *Mississippi Blues* et *'Round Midnight*.

Hélas, le film déballe tous les défauts de la coproduction malheureuse — ici entre les États-Unis et la France —, surtout au niveau du montage, des dérives artistiques et de la tension du récit, ce qui a tôt fait de saccager le réel capital d'authenticité déployé par Tavernier pour manifester son amour profond envers la culture et les mœurs sudistes.

« J'ai eu une fascination pour Robicheaux dès ses premières apparitions dans les romans de Burke ; en fait, j'aurais pu choisir n'importe quelle de ses nouvelles, mais *In the Electric Mist* semblait la plus acceptable et nécessaire pour résumer l'esprit et les personnages, a confié Tavernier au Festival de Berlin. Je l'aime parce qu'il se bat contre l'imbécillité et la violence, même s'il est souvent colérique et bourré de contradictions. »

Tavernier a découvert l'œuvre de Burke par Philippe Noiret, quelque temps avant sa mort. Le cinéaste aurait même essayé de lui dédier le film, mais son producteur américain l'aurait déconseillé, évoquant des problèmes légaux. « Noiret était fou de Burke, il avait dévoré son œuvre, s'est-il rappelé. Il disait que c'était le plus grand auteur de polar vivant. »

Se félicitant aussi d'avoir pu repêcher John Goodman, qui habite à trois heures des lieux de tournage, Tavernier a parlé du côté évocateur de la Louisiane pour camper son histoire. « Pour moi, l'environnement définit le personnage, quand il ne constitue pas lui-même un personnage à part entière. C'est aussi pour cette raison que la plupart des rôles secondaires ont été confiés à des non-professionnels, qui étaient de toute façon un peu tous théâtraux à leur manière. » Pour sa part, le directeur photo Bruno de Keyzer a dû passer plusieurs jours à trouver avec le réalisateur les bons lieux de tournage, notamment à cause de la lumière constamment capricieuse dans ce coin des États-Unis.



Bertrand Tavernier entouré de Peter Sarsgaard et Tommy Lee Jones sur le plateau du film *In the Electric Mist*

« Le fait d'avoir fait référence à Katrina n'était pas un geste purement politique, mais témoignait surtout d'une réalité à laquelle nous avons eu à faire face durant le tournage... »

Le cinéaste a pu compter sur Burke lui-même pour compléter le scénario du film, ce dernier n'hésitant pas à modifier des dialogues ou à réécrire certaines scènes entières. Tommy Lee Jones, avec qui Tavernier a avoué avoir connu quelques prises de bec durant le tournage, a toutefois contribué à sa manière au scénario en y allant de suggestions. « J'aime collaborer avec des acteurs s'impliquant dans chaque scène, et Jones fut l'un de ceux-là. Il peut évoquer le passé de son personnage avec un seul mot, une seule intonation. »

Avouant avoir pris à son tour certaines libertés avec le roman de James Lee Burke, Tavernier a tenu à rendre compte dans son film de l'état actuel de la Louisiane, après les ravages de l'ouragan Katrina. « Le fait d'avoir fait référence à Katrina n'était pas un geste purement politique, mais témoignait surtout d'une réalité à laquelle nous avons eu à faire face durant le tournage, explique le réalisateur. J'ai rencontré des nonnes qui s'activaient à reconstruire une église, cela définissait autant l'état actuel de cette région, que le caractère propre de cette communauté, habituée à se relever après avoir vécu plusieurs drames. De plus, il m'apparaissait intéressant de faire en sorte que le personnage de Balboni ait escroqué l'aide fédérale à Katrina au lieu de s'occuper de cinémas pornos, comme c'était le cas dans le livre. Le fait est authentique, car plusieurs dizaines de millions de dollars ont disparu durant la tragédie. » Goodman, de son côté, a avoué devoir composer avec l'après-Katrina depuis maintenant trois ans : « Cela fait partie de nos vies, et ce sera le cas pour les années à venir. »